

HOMÉLIE 7

«Ayez en vous-mêmes les sentiments dont fut animé le Christ Jésus, lui qui, ayant la forme de Dieu, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaliser à Dieu, et qui cependant s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, s'étant fait semblable aux hommes, et paraissant tel qu'un homme; il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, la terre et les enfers, afin que toute langue proclame que le Seigneur Jésus Christ est dans la gloire de Dieu le Père.»

1. Nous avons donné l'interprétation des hérétiques; le moment est venu d'exposer aussi la nôtre. Ces paroles : «Il *n'a pas cru usurper*» ne signifient, d'après eux, que : «Il n'a pas usurpé». D'après nous, et nous l'avons fait voir, ce sens est ridicule et absurde, puisque jamais on ne pourrait, avec un sens pareil, trouver dans ce passage une exhortation à l'humilité; dans la mesure où il serait impossible de louer ainsi Dieu, ou même un simple homme. Quel est donc le vrai sens ? Appliquez-vous, mes frères, à bien suivre notre discours. C'est le préjugé de la plupart des hommes que s'ils se conduisent avec humilité, ils compromettront leur dignité personnelle, perdront dans l'estime publique, et descendront au-dessous de leur niveau réel. L'apôtre combat cette crainte orgueilleuse, et, pour montrer que tels ne doivent pas être nos sentiments, il monte jusqu'à la divinité même : il leur dit que Dieu, le Fils unique du Père, celui qui possède la forme de Dieu, qui n'est en rien inférieur au Père, qui lui est égal par nature, a jugé pouvoir sans usurpation s'égaliser à Dieu.

Or, comprenez bien ces dernières paroles. Celui qui se serait arrogé des privilèges auxquels il n'avait pas de droit n'accepterait à aucun prix de s'en dépouiller : craignant en effet de s'effacer lui-même et d'en déchoir, il ne lâchera pas prise. Celui au contraire qui possède par nature une dignité quelconque, celui-là ne craint pas de descendre de sa dignité, parce qu'il n'a pas à redouter de la perdre. Prenons un exemple : Absalon avait ravi le pouvoir; il n'aurait osé l'abdiquer. Prenons encore un autre exemple, mais ne vous troublez pas si nos comparaisons ne peuvent représenter parfaitement et intégralement leur objet c'est le propre de ce genre d'arguments de laisser à l'esprit plus à deviner qu'ils n'expliquent. Je dis donc : Un homme, révolté contre son prince, usurpe le trône et se fait roi : jamais il n'osera déposer ou cacher cette puissance; s'il la cachait, par là même, il la réduirait à néant. Au reste cet exemple s'applique à tout bien volé : le ravisseur surveille toujours sa proie, et la garde continuellement; s'il s'en dépouille un instant, il la perdra; de sorte qu'on peut dire en général, que tout voleur craint de se séparer de l'objet volé, et qu'il garde toujours le bien sur lequel il a mis la main; tandis qu'une crainte semblable ne se rencontre pas dans ceux qui ne possèdent rien par vol: ainsi l'homme craint bien peu de perdre sa raison, qui fait sa dignité ... J'avoue, toutefois, ne pas trouver d'exemples satisfaisants : nous ne tenons, pauvres humains, aucune royauté de par la nature; et même aucun bien ne nous est naturel, puisque tous et chacun appartiennent essentiellement et en toute propriété à Dieu seul. Que dirons-nous donc ? Que le Fils de Dieu n'a pas craint de descendre de sa dignité, assuré qu'il était de la recouvrer; et qu'il l'a cachée sans croire pour cela s'amointrir. Aussi l'apôtre n'a-t-il pas dit de Jésus Christ qu'il «n'a pas usurpé», mais bien qu'il «n'a pas estimé que ce fut une usurpation». Sa souveraineté, en effet, ne venait ni de vol, ni de donation faite par autrui elle était sa nature, et par suite immuable et assurée. Aussi n'hésite-t-il pas, roi suprême, à revêtir l'extérieur d'un de ses sujets. Un tyran craint de dépouiller à la guerre son manteau de pourpre; un roi s'en défait avec confiance. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas usurpé le commandement. Il est loin de ressembler à l'usurpateur qui ne s'en dépouille jamais; il le dissimule et le cache, mais parce qu'il le possède par nature il ne peut le perdre. Je le répète donc : l'égalité avec Dieu n'était pas pour Jésus Christ une usurpation, mais bien sa nature même; de là vient qu'il s'est anéanti. Mais où sont ceux qui prétendent qu'il subit alors une nécessité, qu'il fut contraint de se soumettre ? Il s'anéantit «lui-même», a dit saint Paul; «il *s'humilia lui-même, il se fit obéissant jusqu'à la mort*».

Comment il «s'anéantit», l'apôtre le montre : «en *prenant la forme de l'esclave, en se faisant à la a ressemblance des hommes, étant reconnu "homme par tout son extérieur*». Il se

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

rappelle qu'il vient d'écrire : «*Que chacun considère les autres comme au-dessus de soi*». Aussi ajoute-t-il de Jésus Christ lui-même : «*Il s'est anéanti*». En effet, s'il avait subi l'abaissement, mais non spontanément, mais non d'après sa volonté même, ce n'aurait pas été un acte d'humilité. S'il n'a pas su, par exemple, que ce sacrifice lui était demandé, cette ignorance en lui est une imperfection. A-t-il seulement attendu, faute de la connaître, l'heure où il devait l'accomplir ? Encore, ici, c'est une ignorance du temps. Et s'il a connu l'obligation de le faire et l'heure de l'accomplir, pourquoi direz-vous qu'il ait été contraint de se soumettre ? Peut-être direz-vous que c'est pour montrer la prééminence de son Père sur lui. – Mais alors il aboutissait à montrer non pas la prééminence de son Père, mais sa propre bassesse. Car le nom de Père ne suffit-il pas pour indiquer la prérogative du Père ? Or, à cette seule exception près qu'il n'est point le Père, nous trouvons dans le Fils identité complète et en tout avec le Père. Ce titre de Père, évidemment, ne peut passer au Fils sans absurdité. Mais, je le répète, à part ce titre, tout ce que possède le Père appartient au Fils en toute communauté.

2. Les marcionites, prenant le texte au pied de la lettre, aiment à rappeler qu'ici il est écrit : qu'il a été fait «*à la ressemblance d'un homme*», et non pas qu'il s'est fait homme. – Mais comment pourrait-on être fait à la ressemblance d'un homme ? En revêtant une vaine ombre ? Dès lors, c'est un fantôme; ce n'est plus rien de semblable à l'homme. Le semblable de l'homme, c'est un autre homme. D'ailleurs que répondez-vous au texte de saint Jean : «*Le Verbe s'est fait chair*», sans contredire notre apôtre saint Paul lui-même, qui dit ailleurs : «*A la ressemblance d'une chair de péché ?*» – «*Et par tout son extérieur, il a été trouvé comme un homme*».

Voilà, disent-ils encore : être comme un homme, être un homme par l'extérieur, c'est tout autre chose qu'être un homme par nature. – Vous voyez, mes frères, avec quelle candeur et quelle assurance je vous rapporte les objections des adversaires ? La victoire, en effet, ne peut être splendide et surabondante, qu'à la condition que nous ne dissimulerons en rien la force apparente de leurs difficultés. Dissimuler serait une ruse plutôt qu'une victoire. Que disent donc les hérétiques ? Ne craignons pas de le répéter. Ce sont deux choses différentes que d'être homme par l'extérieur, ou de l'être par nature; d'être dans la ressemblance d'un homme, ou d'être simplement homme.

Je réponds : Alors aussi «prendre la forme d'esclave» n'est pas «prendre la nature d'esclave». Il y a contradiction dans les termes. Pourquoi ne détruisez-vous pas tout d'abord cet antagonisme ? Car si le texte que vous citez plus haut combat, selon vous, notre enseignement; celui-ci vous est évidemment opposé. L'apôtre n'a pas dit : «Comme une forme d'esclave»; ni : «A la ressemblance d'une forme d'esclave»; ni : "Dans l'extérieur d'une forme d'esclave"; mais simplement : «*Il a pris forme d'esclave*». Que voulait-il dire ici ? Serait-ce là une contradiction dans les mots ? A Dieu ne plaise ! C'est juste leur raisonnement qui est bourré de contradictions et ridicule. C'est lorsque, ceint d'un linge il a lavé les pieds de ses disciples, qu'il a pris forme d'esclave, répondent-ils. Mais est-ce là forme d'esclave ? Non, non, c'est un travail d'esclave; or assumer un travail d'esclave et devenir un esclave, voilà choses bien différentes. Pourquoi n'a-t-il pas dit : «*Il a fait un travail d'esclave*» ? Voilà qui aurait été plus clair. Jamais, dans l'Écriture, le mot «forme» n'est employé pour exprimer une action, pour désigner une "œuvre." La différence de signification est complète : l'un est un nom de nature, l'autre un nom d'emploi. Dans le langage ordinaire non plus, nous n'employons jamais l'un pour l'autre les termes œuvre et forme.

Et d'ailleurs, si l'on suit le sens que les hérétiques donnent à ce passage, Notre-Seigneur n'a même pas fait "œuvre" d'esclave : il n'a pas pu se mettre un linge autour des hanches, puisque son corps étant – selon eux – une simple apparence, la scène entière était sans vérité. S'il n'avait pas de mains, comment lavait-il ? s'il n'avait pas de dos, comment aurait-il pu se mettre un linge autour de la taille ? Quel genre de vêtements a-t-il donc pu prendre; car il est dit qu'il «*reprit ses vêtements ?*» Aussi, puisqu'il est donc impossible de trouver ici une véritable action, réellement faite, mais que tout cela n'est, selon vous que pure illusion, avouez qu'il n'a pas même lavé les pieds des disciples ! Si cette nature incorporelle est apparue dans la chair sans avoir de corps, qui donc a lavé les pieds des apôtres ?

Et que dirons-nous contre Paul de Samosate ? D'abord, que dit-il lui-même ? Exactement la même chose que Marcion. Aussi lui répondons-nous : Celui qui a simplement la nature humaine, un homme pur et simple, ne s'anéantit pas à laver les pieds de ses compagnons de service. – Car ce que nous avons établi contre les ariens s'applique à ceux-ci

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

également. Entre eux, toute la différence est une faible distance de temps; les uns comme les autres font du Fils de Dieu une créature. Que pouvons-nous donc leur répondre ? Qu'un homme ne s'anéantit pas, ne se dégrade pas en lavant les pieds d'autres hommes. Et si, n'étant qu'un homme, il n'a pas commis la monstrueuse usurpation de s'égaliser à Dieu, il n'y a pas là de quoi faire son panégyrique. Que Dieu se soit fait homme, voilà un prodigieux abaissement ! Mais qu'un homme fasse des choses humaines, où est l'abaissement ? D'autre part, où trouvez-vous, que «forme de Dieu» soit équivalent à «oeuvre de Dieu ?» Si le Christ n'était qu'un homme si c'est à cause de ses œuvres qu'il est dit avoir la «forme de Dieu», pourquoi ne pas donner ce même nom à Pierre qui a fait des œuvres plus grandes ? Pourquoi pas à Paul lui-même, lui qui a si souvent accepté des emplois d'esclaves, sans jamais en refuser aucun ? «Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes», disait-il; «nous prêchons Jésus Christ, quant à nous, nous sommes vos serviteurs en Jésus Christ». (II Cor 5,5) Les adversaires n'apportent donc que difficultés ridicules et misérables.

«*Jésus Christ s'est humilié*» : c'est la parole apostolique. Eh bien, dites-moi comment ? Où est son anéantissement ? Où est son humiliation ? Serait-ce en faisant des miracles ? Mais Pierre et Paul en ont fait aussi, de sorte qu'on n'y reconnaît pas le privilège propre et spécial du Fils. Quel est donc le véritable sens de ces mots «*Il s'est fait semblable aux hommes ?*» Cela signifie que le Fils a eu de nombreuses choses en commun avec nous, mais avec aussi des exceptions : il n'a pas eu la même naissance que nous, il n'a pas commis le péché. Cela n'appartient qu'à lui, et nul homme ne partage cela avec lui. Il n'était pas seulement ce qu'il paraissait être, il était encore Dieu. Il apparaissait avec la nature de l'homme; mais quoique notre semblable par la chair, il différait de nous par beaucoup d'endroits. Ces paroles donc indiquent qu'il n'était pas purement et simplement un homme, et l'apôtre dit avec raison : «semblable aux hommes». Car nous sommes «corps et âme»; lui, il est «Dieu, âme et corps» : c'est pourquoi il écrit : «à notre ressemblance.» Craignant d'ailleurs que du fait de cette expression «*Il s'est anéanti lui-même*», nous n'allions croire à une dégradation, à la perte de la divinité dans le Fils, l'apôtre précise ici que tout demeurant ce qu'il est, il prend ce qu'il n'était pas; et que devenu chair, il continue à être le Dieu Verbe.

3. La même raison qui lui fait parler de "ressemblance", lui fait ajouter aussi : «par l'extérieur» : sa nature première n'a pas dégénéré, en effet; il n'y a pas eu de confusion avec la nôtre, sinon «par l'extérieur» seulement. Ayant affirmé clairement la prise de possession par lui de la forme de l'esclave, il ajoute avec confiance cette seconde affirmation, après avoir par la première fermé la bouche à tous les hérétiques. En effet, quand il parlait aux Romains «d'une ressemblance» de Jésus Christ «avec notre chair de péché», il ne niait pas pour cela que ce fût une vraie chair, mais seulement que cette chair eût péché, bien qu'elle fût semblable à une chair pécheresse. En quoi semblable ? par la nature; en quoi différente ? pour le mal : mais en somme semblable à notre chair pécheresse. Eh bien ! comme l'apôtre se servait alors de cette expression de «ressemblance», parce que, de fait, il n'y avait pas entre notre chair et la sienne complète égalité, de même ici la ressemblance est encore mentionnée, pour rappeler qu'entre elles encore tout n'est pas égal; qu'ainsi, par exemple, le Fils ne passa point par la naissance ordinaire, par le péché, par tout ce qui fait enfin l'homme pur et simple. Son mot, fait «comme l'homme» est donc d'une admirable vérité, puisqu'il n'était pas l'un d'entre nous, mais comme un d'entre nous. Dieu Verbe, il n'a pas dégénéré eue; sa substance n'a pas changé : mais il s'est montré comme un homme, sans toutefois nous tromper par un corps fantastique, mais pour nous apprendre l'humilité. Ainsi quand il écrit : «Comme l'homme», son intention est claire; car en plus d'un autre passage, il l'appelle homme expressément, comme dans celui-ci «Il n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur homme, Jésus Christ.» – Nous avons épuisé ce que nous devons dire contre les adversaires du corps de Jésus; quant à ceux qui nient qu'il ait pris une âme avec ce corps, il faut leur dire : Si la forme de Dieu est un Dieu parfait, bien certainement aussi la forme de l'esclave est aussi homme parfait.

Maintenant revenons aux ariens : «Etant» dit saint Paul, «dans la forme de Dieu, il n'a pas cru que ce fût une usurpation d'être l'égal de Dieu.» Dès qu'il parle de la divinité du Fils, il ne se sert jamais des expressions : Il «a été fait», il «a pris»; mais écoutez-le désigner son humanité : Il s'est anéanti lui-même en «prenant» la forme de l'esclave; et il a «été fait» à la ressemblance des hommes. Vous retrouvez les deux termes qu'il évitait d'abord : Il s'est fait homme, mais il était Dieu. Gardons-nous autant de confondre (les natures) que de les séparer

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

(de la seule et unique personne du Fils). En lui, un seul Dieu, un seul est le Fils de Dieu : «un», cependant, vous dirai-je, par, union mais non par mélange ni confusion; cette nature infinie de Dieu, tout en s'adjoignant l'autre nature, n'a pas dégénéré, elle lui est simplement unie.

«Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.» Les hérétiques interprètent aussitôt qu'il s'est fait obéissant, parce qu'il était loin d'être l'égal du Père auquel il obéissait. Ô stupides et insensés adversaires ! comme si cette conduite admirable retirait au Fils la moindre perfection ! comme si nous-mêmes nous ne savions pas obéir à nos amis tout en demeurant leurs égaux ! C'est en toute spontanéité que le Fils se soumet à son Père; loin d'être servile, cette obéissance est glorieuse et parfaitement convenable à la dignité du Fils unique, tout en rendant à son Père un incomparable honneur. Il honore son Père oui, mais garde-toi de le déshonorer, lui, ce Fils véritable de Dieu; aime plutôt à le vénérer davantage, à reconnaître d'autant mieux son titre de Fils, que lui-même honore plus admirablement ce Père de toutes choses. Jamais Dieu n'a eu un tel adorateur. Plus sa dignité était sublime, plus son humilité a été profonde. Si rien ne l'égale, rien n'égale non plus l'honneur qu'il rend à son Père, librement et sans contrainte. Ici plus qu'ailleurs sa vertu éclate et pour la peindre, je sens que les expressions me font défaut.

Ciel ! quel mystère ineffable qu'il se fasse esclave ! mais qu'il subisse volontairement la mort, c'est plus écrasant; et il trouva le moyen de surpasser encore ce double sacrifice, moyen qui dépasse notre pensée même. Qu'est-ce donc ? c'est que parmi tant de genres de mort si différents, celle que le Seigneur endura était regardée comme la plus honteuse; elle était le comble de l'ignominie, le dernier terme de l'exécration. «Maudit soit», disait l'Écriture, «celui qui est pendu au gibet !» (Dt 21,23) Aussi, les Juifs affectèrent de lui choisir ce supplice pour le rendre infâme, afin que si sa mort violente ne pouvait suffire à détacher de lui jusqu'au dernier de ses disciples, au moins il ne lui en restât plus un seul à la vue de cette mort exécrée. Aussi voulurent-ils encore qu'on le crucifiât entre deux brigands, pour qu'on eût de lui et d'eux, même mépris, et que la parole de l'Écriture s'accomplît : «Il a été compté au nombre des scélérats.» (Is 53,12) Mais la vérité, par là même, brilla d'un plus vif éclat. Bien plus beau, bien plus admirable apparaît, en effet, ce spectacle du calvaire, lorsque sa gloire attaquée par tant d'ennemis, malgré leurs mille artifices, en dépit de toutes leurs machines de guerre, ressort cependant et nous éblouit de sa magnificence. Ces misérables, pour l'avoir tué, et tué de cette manière, comptaient bien avoir fait de lui un objet d'horreur, et d'horreur extrême; et cependant leur espoir indigne échoua complètement. Et pourtant ces deux brigands eux-mêmes étaient de si profonds scélérats (car l'un des deux seulement se convertit et encore au dernier soupir), que pendus à leur gibet, ils avaient encore la force de lui jeter l'outrage; la conscience de leurs crimes, les tortures, la compassion que devait leur commander cette fraternité du supplice, rien n'arrêtait leur fureur; témoin cet aveu de celui d'entre eux qui, enfin, reprit l'autre en ces termes : «Tu ne crains donc pas Dieu, bien que tu subisses le même châtement !» (Lc 23,40) Telle était la méchanceté de tous les spectateurs de ce grand drame. Mais la gloire de Jésus Christ ne subit pas la moindre atteinte : «Dieu même», dit saint Paul, «en retour de son immolation, l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.»

4. Remarquez bien la suite des idées dans saint Paul, et comment, dès qu'il a parlé de cette chair adoptée par le Seigneur, il rappelle immédiatement toutes les circonstances qui prouvent son humilité. Avant de dire qu'il a pris la forme de l'esclave, et tant qu'il nous entretient de la divinité de Jésus, voyez avec quelle élévation il s'exprime; je dis avec élévation, en la mesurant à nos forces humaines; car Paul même n'atteint pas, et il ne pourrait atteindre à la hauteur de son sujet. Toutefois, écoutez-le : «Etant dans la forme de Dieu, il a cru sans usurpation être égal à Dieu.» Mais notre bienheureux parle-t-il du Dieu fait homme, il développe aussitôt toutes les conséquences de cette incomparable humilité, parce qu'une pensée le rassure : il sait que la chair sacrée de Jésus a subi seule toutes les humiliations qu'il rappelle; il sait que sa divinité n'en a souffert aucun dommage. «Et pour cela, Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, de sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers; et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus Christ est dans la gloire de son Père.» Disons aux hérétiques: S'il est ici question du Dieu Verbe et non pas du Verbe incarné, expliquez-nous cette exaltation et ce genre d'exaltation surtout ? Le Père leur donne-t-il quelque chose en plus ? Voilà, dès lors,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

l'imperfection antérieure du Fils constatée d'un côté au moins; c'est à cause de nous qu'une nouvelle perfection lui est dévolue, puisque s'il ne nous avait pas fait ce grand don, il n'aurait pas gagné l'honneur dont il est question.

«Il lui a donné un nom.» Ainsi, du moins dans votre opinion, il n'avait pas même de nom. Alors, s'il a reçu celui qui lui était dû, comment l'a-t-il reçu par don et par grâce ? «Un nom qui est au-dessus de tout nom», et si nous demandons lequel enfin : «Afin qu'au nom de Jésus Christ» tout genou fléchisse. Les hérétiques, par ce nom, entendent la gloire. Donc aussi doivent-ils ajouter : Une gloire au-dessus de toute gloire. Or, nous avons vu que cette gloire consiste précisément à adorer son Père ! Vous voilà bien loin de la grandeur divine, vous qui pensez connaître Dieu autant qu'il se connaît lui-même ! Votre interprétation à elle seule suffit pour montrer que vous êtes loin de l'idée véritable que représente le nom de Dieu ! Au reste, une nouvelle preuve de votre aberration va ressortir de votre idée même. Voilà, répondez-moi, la gloire du Fils ? Donc, avant la création des hommes, et surtout avant celle des anges et des anges, ce Fils n'était pas dans la gloire ? Car, enfin, la nature de cette gloire, c'est de surpasser toute gloire; on le voit très-clairement par ces mots : «Un nom au-dessus de tout nom.» Or, avant l'époque où Dieu la lui donne, il est dans la gloire sans doute, mais moins qu'il ne l'a été dès lors ! C'est à cette gloire qu'il tendait, c'est le but qu'il voulait atteindre quand il créait toutes choses; loin d'être déterminé par sa seule bonté, il avait soif de gloire, et de celle encore qui vient de nous ! Comprenez-vous ces folies, ces impiétés ? – Au contraire, appliquez ce langage de l'apôtre à l'incarnation; il est vrai de tout point; le Dieu-Verbe permet que nous parlions ainsi de sa chair glorifiée; toutes ces donations n'arrivent pas à sa nature divine, mais à celle que sa bonté a voulu revêtir. Les appliquer à la divinité, c'est impardonnable, tandis qu'au contraire si j'avance que Dieu a immortalisé un homme, quand même je le dirais de l'homme tout entier, je sais ce que je dis.

«Au ciel, sur la terre et dans les enfers», qu'est-ce à dire ? Dans tout l'univers, qui comprend anges, hommes et démons; – ou bien encore chez les justes comme chez les pécheurs. «Et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus Christ est dans la gloire du Père». Comprenez : que tout le monde le proclame; et remarquez qu'il s'agit ici de la gloire du Père, de sorte que partout, quand le Fils est glorifié, le Père est aussi glorifié, et réciproquement le déshonneur du Fils retombe sur le Père. Car, s'il en est ainsi même humainement et chez nous, bien qu'entre les pères et leurs enfants la distance soit grande, bien plus en est-il ainsi en Dieu, au sein duquel cette différence ne peut être; ainsi l'honneur ou le déshonneur retombent sur lui. Selon l'apôtre, en effet, le monde est soumis au Fils, et c'est là précisément la gloire du Père. Donc aussi, quand nous disons que ce Fils est parfait, sans besoin aucun, sans la moindre infériorité à l'égard du Père, c'est encore la gloire de son Père. Celui-ci apparaît dès lors dans tout l'éclat de sa bonté, de sa puissance, de sa sagesse, puisqu'il engendre un Fils aussi grand, qui ne lui est aucunement inférieur ni pour la bonté, ni pour la sagesse. Oui, si je le proclame sage autant que son Père, sans une ombre d'infériorité, voilà bien déclarer la sagesse infinie du Père. Quand je le déclare aussi puissant que lui, j'indique en retour la puissance infinie du Père; quand je le dis bon comme le Père, c'est assez dire que le Père est infiniment bon, puisqu'il a pu engendrer un Fils qui n'est à son égard ni inférieur, ni moindre. Quand enfin je nie la moindre infériorité d'essence entre eux, et que j'avoue leur égalité, l'identité même de leur substance; par là même je proclame Dieu admirable, je chante sa puissance, sa bonté, sa sagesse, parce qu'il a bien voulu nous envoyer son Fils, ou plutôt un autre lui-même en tout point, sauf en un seul : c'est qu'il n'est point le Père. Ainsi tout ce que je dis à la louange du Fils, retourne à son Père. L'éloge même si pauvre et si chétif que je lui adresse en ce passage (car c'est bien peu de chose pour la gloire de Dieu, que d'être adoré par le monde entier), ce faible éloge appartient encore à sa gloire néanmoins : à combien plus forte raison tout le reste !

5. Croyons donc pour sa gloire, et pour sa gloire aussi sachons vivre, puisque faire l'un sans l'autre ne sert de rien. Car lorsque nous le glorifions selon la foi, sans vivre selon la foi, alors nous l'outrageons, puisque le reconnaissant comme Seigneur et Maître, nous ne le méprisons pourtant, ne redoutant pas son terrible tribunal. Que des païens vivent dans l'impureté, rien d'étonnant, rien qui mérite un si grand supplice; mais que des chrétiens, participants de si grands mystères, admis à une gloire si éminente, osent cependant mener une vie souillée, voilà une malice incomparable et impardonnable. Répondez-moi, en effet. Jésus Christ est descendu aux derniers degrés de l'obéissance, et a mérité ainsi de devenir le

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

Seigneur des anges et des hommes, le Maître absolu de tout et de tous. Et nous croirions déchoir en nous humiliant ! Mais au contraire : nous montons à une élévation sublime; jamais nous ne sommes aussi grands et dignes d'estime. Oui, celui qui s'élève s'abaisse; celui qui s'abaisse s'élève; et pour le prouver il suffit qu'une seule fois Jésus Christ ait prononcé cette maxime. Au reste, examinons cette question à fond. Etre humilié, qu'est-ce, sinon subir blâmes, accusations, calomnies ? Etre exalté, qu'est-ce, sinon recevoir honneurs, louanges, élévation en gloire ? Sans doute. Or, voyons comment on arrive à l'un et à l'autre but. Satan était un ange : il s'élève, qu'arrive-t-il ? Ne tombe-t-il pas au dernier degré de l'abaissement ? La terre n'est-elle pas maintenant son séjour ? N'est-il pas partout accusé et poursuivi de reproches ? Paul n'était qu'un homme; il s'humilie : qu'arrive-t-il ? N'est-il pas estimé, comblé de louanges, célébré par les éloges ? N'est-il pas l'ami de Jésus Christ ? N'a-t-il pas fait des choses plus étonnantes que Jésus-Christ même ? N'a-t-il pas souvent commandé au démon comme à un vil esclave ? Ne l'a-t-il pas promené à sa guise comme on ferait d'un inférieur ? N'en a-t-il pas fait son jouet et foulé aux pieds sa tête brisée ? Ses prières n'ont-elles pas obtenu à bien d'autres personnes une semblable victoire ?

Pourquoi m'arrêtai-je à ce double exemple ? Voici celui d'Absalon et celui de David; l'un qui s'élève, l'autre qui s'abaisse : lequel, enfin, obtient l'honneur et la gloire ? Or, se peut-il entendre rien de plus humble que la réponse de ce bienheureux prophète aux outrages de Séméï : «Laissez-le», disait-il, «laissez-le me maudire, c'est Dieu qui le lui a commandé ?» (II R 16,10) Ainsi encore le publicain s'humilie, quoiqu'après tout son langage ne, fût point celui de l'humilité, mais seulement de la modestie et d'une juste honte; le pharisien au contraire s'exalte lui-même ... Mais, je l'ai dit, laissons les exemples de personnes, étudions plutôt la nature des choses. Supposez donc, en général, deux individus, également bien dotés du côté de la fortune, des honneurs, de la science, de la puissance, de tous les biens de ce monde, enfin, et connaissant d'ailleurs tous leurs avantages. L'un des deux, toutefois, mendie encore les éloges de chacun, et s'irrite, quand on les lui refuse, toujours insatiable dans son ambition, toujours enflé de lui-même et de son mérite. L'autre méprise tout ce vain attirail de la gloire, n'y trouve sujet de quereller personne, et repousse même les honneurs qu'on lui défère. A votre avis, lequel des deux est le plus grand, de celui qui mendie les honneurs, sans pouvoir les gagner, ou de celui qui les refuse quand même on les lui offre ? C'est bien l'homme qui dédaigne, n'est-ce pas ? Oui, il est vraiment grand; car le vrai moyen d'acquérir la gloire, c'est de la fuir. Poursuivez-la, elle vous fuit; fuyez-la, elle vous poursuit. Si vous voulez y parvenir, ne la désirez point; si vous voulez grandir, ne vous portez pas vous-mêmes vers les hauteurs. Il est d'ailleurs une raison qui nous fait honorer l'homme humble et sans ambition, et prendre en aversion les poursuivants de la gloire : les hommes aiment naturellement la contradiction; ils se plaisent à faire le contraire de ce qu'on veut. Ainsi, méprisons la gloire; s'humilier c'est s'élever. Pour que les autres vous élèvent, ayez soin de ne pas vous élever vous-mêmes. Qui s'exalte ne sera point exalté par les autres; qui s'abaissera ne sera pas abaissé par les autres. L'orgueil est un grand vice. Mieux vaudrait être insensé qu'orgueilleux : l'idiotisme est une infirmité de nature; l'orgueil est une folie pire, c'est souvent folie et fureur tout ensemble. Le pauvre fou ne nuit qu'à lui-même; l'orgueilleux est la plaie de ses frères. Cette maladie de l'orgueil est d'ailleurs enfantée par la démence; à moins de délirer, nul au monde ne peut concevoir de soi-même une haute estime : le fou achevé est toujours arrogant. Le sage le déclare : «J'ai vu un homme se croire sage: on peut encore mieux espérer d'un insensé.» (Pro 26,12) Vous voyez que je ne me suis pas aventuré en disant que ce vice est pire que la folie; car, selon l'Écriture, l'insensé doit donner plus d'espoir. Aussi saint Paul disait : «Ne soyez point sages à vos propres yeux.» (Rom 12,16) A l'égard des corps, quels sont ceux qui nous paraissent les mieux portants ? Sont-ce les chairs gonflées, que boursoufflent les gaz et les humeurs aqueuses, ou plutôt celles qui présentent fermeté et consistance ? Ces dernières, répondez-vous. Il en est ainsi de l'âme : avec l'orgueil, elle se gonfle plus dangereusement que vos membres par l'hydropisie; par l'humilité, elle est saine.

6. Mais quels biens nous procure l'humilité ? Que souhaitez-vous ? La patience, la douceur, l'humanité, la continence, la docilité ? toutes ces vertus naissent de l'humilité, et tous les vices contraires naissent de l'orgueil. L'être orgueilleux sera nécessairement enclin à insulter, à frapper, à se montrer colérique, âpre, chagrin, une bête féroce enfin plutôt qu'un homme. Etes-vous fier d'être robuste et fort ? Vous devriez plutôt en être honteux. Pourquoi, en effet, vous enorgueillir d'une qualité sans valeur aucune ? Plus que vous, le lion a l'audace, le sanglier, la force; près d'eux, vous n'êtes pas même un moucheron. Brigands, violateurs de

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

sépultures, gladiateurs, que dis-je ? vos propres serviteurs mêmes, et parmi eux encore ceux peut-être qui sont les plus stupides, vous surpassent pour la vigueur physique. Est-ce donc un sujet de gloire ? ne devriez-vous pas plutôt vous cacher de honte, si tel est le sujet de votre orgueil ? Mais peut-être êtes-vous d'une grande beauté ? Laissez aux corneilles cette vanterie; vous n'égaliez certes pas la beauté du paon, rien qu'à voir l'éclat de ses couleurs et la magnificence de son plumage; la victoire est à cet oiseau, qui certes est mieux coiffé, mieux brillanté. Le cygne encore et bien d'autres volatiles, si vous osez accepter la comparaison avec eux, vous apprendront à n'être pas fier; de plus les enfants et les jeunes filles, les femmes perdues, les infâmes se glorifient de ces vanités. Y a-t-il donc là un juste sujet d'orgueil ? Mais vous êtes si riche ! Eh ! Riche de quoi, dites-le moi ? Avez-vous de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ? C'est aussi la gloire des voleurs, des assassins, des gens condamnés aux mines. Ce qui fait la honte de ces criminels sera pour vous un sujet d'ostentation ? Mais les habits, mais la parure vous embellissent. – Vous avez cela de commun avec vos chevaux ? Les Perses font mieux : ils vous montreraient jusqu'à des chameaux richement caparaçonnés; les gens qui montent sur les planches de théâtre, vous donneraient des leçons de luxe. Ne rougisseriez-vous pas de vous enorgueillir à propos d'avantages que partagent avec vous les animaux, les esclaves, les meurtriers, les efféminés, les brigands, les profanateurs de sépultures ? Mais vous construisez des palais splendides ? Que vaut cet honneur ? Beaucoup de gens en ont de plus magnifiques. Ne voit-on pas tous les jours des gens, que travaille la folle passion des richesses, qui bâtissent des maisons dans des lieux sauvages et déserts pour servir de demeure à ces oiseaux ? De quoi êtes-vous si fiers, enfin ? De votre belle voix ? Vous ne chanterez jamais plus agréablement que le cygne ou que le rossignol. De votre habileté mécanique ou artistique ? Construisez-vous plus habilement que l'abeille ? Est-il tapissier, peintre, architecte qui puisse imiter ses travaux ? De la finesse de vos tissus ? L'araignée vous dépasse. De la vitesse de vos pieds ? Ah ! déférez le premier rang aux animaux, aux lièvres, aux cerfs, à des bêtes de somme que votre vitesse ne saurait vaincre. De vos déplacements et voyages ? Les oiseaux, à cet égard, n'ont rien à craindre de la comparaison; ils voyagent plus commodément, ils changent de séjour, sans avoir besoin d'équipages ni de provisions : leurs ailes suffisent à tout et remplacent vaisseau, coursiers, voitures, vents et voiles, tout ce que vous voudrez. De votre vue perçante ? L'aigle est encore mieux doué. De votre odorat ? Le chien sera votre heureux rival. De votre talent à faire des provisions ? Les fourmis sont plus habiles. De l'or qui brille sur vous ? Les fourmis indiennes en ont davantage. De votre santé ? Les animaux l'ont meilleure; ils ont plus que vous la solidité du tempérament, et l'admirable instinct de se procurer le nécessaire; aussi ne craignent-ils pas la pauvreté : «Regardez les oiseaux du ciel», a dit le Seigneur, «ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers.» (Mt 6,26) Ainsi, concluez-vous, Dieu a créé les animaux dans une condition meilleure que la nôtre. Voyez-vous quelle est notre irréflexion ? voyez-vous comment nous jugeons mal les choses ? voyez-vous comme il est avantageux d'examiner les faits. Voilà un homme qui se plaçait bien au-dessus de ses semblables et qui se laisse convaincre qu'il est au-dessous des bêtes ! – Allons, épargnons-lui cette honte, et gardons nous de l'imiter. Par ses sentiments d'orgueil, il voudrait s'élever au-dessus de la nature, ne le laissons donc pas tomber plus bas que les animaux; relevons-le, non pas par égard pour lui-même, car il mériterait de subir cette misérable condition, mais pour l'honneur de Dieu, dont nous aimons à montrer la bonté suprême et l'honneur que chacun de nous lui doit. Car il est, il est bien certainement des différentes profondes entre nous et les bêtes; en certaines choses il n'y a plus rien de commun entre elles et nous. Et quelles sont ces choses ? La piété et la vertu. Ne m'objectez pas ici les fornicateurs, les voleurs et les homicides, car nous n'avons rien à faire avec cette espèce d'hommes. Quels privilèges avons-nous encore ? La connaissance de Dieu et de sa providence, la raison chrétienne qui nous découvre l'immortalité. Ici la bête est vaincue, puisqu'elle n'a pas même le soupçon de ces vérités qui nous consolent. Ici, entre l'animal et nous, rien de commun; inférieurs sur tous les autres points signalés, nous avons en ceux-ci la domination et le triomphe; c'est même un trait caractéristique de notre grandeur, que, vaincus par la bête d'autre part, nous pouvons cependant ainsi régner sur elle, dès que notre humilité, ne s'attribuant plus la cause et le mérite de quoi que ce soit, rapporte tout à Dieu, à Dieu qui nous a créés et nous a donné la raison. A la bête nous tendons des filets et des pièges, et nous savons l'y attirer et l'y prendre : tandis que nous-mêmes, sages et modérés, nous nous sauvons par l'équité, par la douceur, par le mépris de l'argent.

Vous, au contraire, qui comptez parmi les sottises victimes de l'orgueil et qui êtes éloigné des nobles idées que je développe, j'ai raison de dire que tantôt vous êtes le plus orgueilleux

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

des hommes, tantôt la plus humiliée des brutes. C'est, en effet, le caractère de ce vice arrogant et audacieux de s'élever aujourd'hui sans mesure, et demain de se rabaisser d'autant plus, sans jamais garder le juste milieu. L'humilité nous égale aux anges; un royaume lui est promis, et c'est avec Jésus Christ qu'elle doit en partager les joies. L'homme humble, vraiment homme, peut être frappé, il ne peut succomber; il méprise la mort, loin de l'envisager avec crainte et tremblement; il sait borner ses désirs. Qui n'a point l'humilité est plus méprisable que la brute; et, si par les biens ou les ornements du corps vous l'emportez sur tous les hommes, et qu'en même temps vous soyez privés de ceux de l'âme, comment ne seriez-vous pas au-dessous de la bête ? Car, enfin, mettons en scène un pécheur de ce genre, dont la vie s'écoule à braver la saine raison, à pratiquer le vice, à chercher les plaisirs et les excès. Il n'en est pas moins vaincu par la brute : le cheval est plus belliqueux, le sanglier plus fort, le lièvre plus agile, le paon plus beau, le cygne plus mélodieux; l'éléphant l'emporte par la taille, l'aigle par la vue, tous les oiseaux sont plus riches. Par quel côté dès lors méritez-vous de dominer sur les bêtes ? Par votre raison peut-être ? Mais non à partir du moment où vous en faites un mauvais usage, vous devenez pires que les bêtes. Certes, vous êtes doués de raison, mais comme vous vivez moins que les animaux d'une manière conforme à la raison; il aurait mieux valu pour vous que le Créateur ne vous l'ait point donnée à l'origine. Il est bien plus malheureux de livrer lâchement un trône dont vous êtes l'héritier, que de ne jamais en avoir hérité. Un roi inférieur à ses soldats aurait gagné à ne pas revêtir la pourpre. Telle est aussi votre histoire ! Comprendons donc qu'à défaut de pratiquer la vertu, nous nous ravalons au-dessous de la bête; que tous nos soins se portent donc à la pratiquer, et nous deviendrons des hommes, ou plutôt des anges, et nous jouirons des biens promis par la grâce et la bonté de notre-Seigneur Jésus Christ, à qui soit gloire et puissance, avec le Père et le saint Esprit maintenant et toujours est dans mes siècles des siècles. Amen.